



Syllepse

Le livre de Fabienne Lauret répond à une sollicitation des Éditions Syllepse suite à la publication d'un numéro spécial des *Temps Modernes*^[1] dans lequel la militante avait livré par écrit un premier récit de son expérience d'établie. Impulsé par la direction politique de l'Union des Jeunes Communistes marxistes-léninistes (UJC-ml) en 1967, l'établissement prône le travail en usine afin de partager les conditions de vie des ouvriers et d'y promouvoir des luttes. Le départ collectif vers les usines à partir de cette date et jusqu'au milieu des années 1980 concernera entre deux mille et trois mille étudiants et étudiantes^[2]. Le récit que Fabienne Lauret a consenti à écrire est précieux à plus d'un titre. Tout d'abord, la plupart des établis qui ont laissé un témoignage écrit de leur expérience sont des hommes. Ensuite, la singularité du texte tient dans l'usine où Fabienne Lauret s'embauche en 1972, une usine qui compte 90% d'hommes dans ses effectifs : Renault, à Flins. Enfin, il comble un autre vide de l'écriture des intellectuels ayant fait le choix d'aller travailler à l'usine, l'établissement à vie : Fabienne Lauret a en effet passé toute sa vie de salariée à l'usine, soit 36 ans.

S'installant dans une tradition de l'écriture ouvrière, l'auteure procède par exclusion des formes et des genres auxquels les lecteurs et lectrices pourraient s'attendre :

« Ce livre n'est [...] pas une étude sociologique, économique ou même politique sur une grande usine mythique de l'automobile. Ni un plaidoyer nostalgique sur la prétendue disparition de la classe ouvrière. Il est seulement le récit d'un parcours de vie de femme engagée dans une usine d'hommes. »

Le choix de l'établissement prend sa source dans des luttes et des engagements fondateurs, en particulier ceux de mai-juin 1968, alors qu'elle est lycéenne. Adhérente à la *Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR)*, elle fait ses premières armes de militante dans un comité lycéen de l'organisation trotskiste et au CAL (Comités d'action lycéens). Étudiante, elle est une militante très active de l'organisation communiste *Révolution !*, issue de la Ligue Communiste. Lorsque son compagnon de l'époque, Nicolas Dubost^[3], lui propose d'aller travailler en usine, le choix se porte sur un haut lieu de la résistance ouvrière, Renault Flins que nombre de militants voyaient comme le « lieu de départ de la future révolution » (p. 28).

Le récit commence par l'atelier de la couture où elle est embauchée le 3 mai 1972 : « Je découvre

l'immensité de l'atelier et tous ces yeux sur ces visages de femmes qui me regardent avec curiosité. » (p. 17) Alors que Fabienne Lauret a fait deux années d'études universitaires en philosophie puis en histoire, le poste qu'on lui attribue la remet dans un héritage professionnel familial puisque sa mère était couturière à domicile. Pour le reste, le matricule 842 564/68 (« stigmata d'une forme de déshumanisation et de souffrance »), les quarante-sept heures de travail hebdomadaire du lundi au samedi midi ainsi qu'un rendement de 800 pièces par jour rappellent quelques dures réalités de la condition ouvrière. Elle restera onze ans dans cet atelier avant de devenir salariée du Comité d'établissement (CE).

Le changement de l'ordre social auquel aspire l'ouvrière la rend immédiatement attentive aux luttes menées dans l'usine. La grève des ouvriers des presses en avril 1973 constitue un premier marqueur de son parcours d'établie venue à l'usine pour faire progresser l'idée révolutionnaire. Lorsque le défilé des grévistes passe dans l'atelier, elle est l'une des seules à quitter son poste, non sans émotion et appréhension :

« Comme toutes les premières fois importantes de ma vie, je sais que ça va compter, que rien ne sera plus comme avant » (p. 72).

A cette première épreuve initiative (sortir seule du rang) succède une autre, une prise de parole publique pour persuader ses collègues de suivre le mouvement :

« Les grévistes me tendent le micro du mégaphone. C'est la première fois que je parle haut et fort à mes collègues, la voix un peu tremblante. »

Remarquée par la CFDT au cours de cette grève, elle devient déléguée du personnel la même année. Dans son récit, elle évoque les difficultés pour une femme d'occuper cette fonction dans une usine d'hommes. Non seulement il lui faut faire ses preuves et acquérir une crédibilité en tant que femme dans un syndicat (« J'avais souvent l'impression d'être jaugée, qu'on m'attendait au tournant à la moindre erreur que j'aurais pu faire ou dire », p. 108)[4], mais également se confronter au « machisme ambiant » dans les ateliers. Un chapitre, « Machisme », consacré aux rapports de genre dans l'usine s'arrête sur les pratiques et expressions langagières à l'égard des ouvrières : le « parc à moules » désigne les ateliers où travaillent les femmes, les passages des déléguées dans les ateliers sont systématiquement accompagnés par des sifflets, des interpellations et des blagues graveleuses, le harcèlement sexuel vécu par des ouvrières est régulier. Les violences décrites font écho à quelques passages du récit de Marcel Durand (pseudonyme de Hubert Truxler) sur l'usine Peugeot à Sochaux[5]. Mais là où l'ouvrier rend compte des pratiques de certains travailleurs à l'égard des femmes sur le mode des plaisanteries et des jeux qui sévissaient dans les ateliers, la militante en fait un combat personnel et collectif, refusant par exemple de défendre un ouvrier exhibitionniste, sanctionné par un chef. Elle porte également la lutte sur certaines pratiques usinières qui enferment la femme « dans son rôle de ménagère, niant sa vie propre, sa qualité de travailleuse » (p. 134-135), par exemple la tradition instaurée par le CE le jour de la fête des mères : un cadeau qui les renvoie à une fonction domestique et une heure de travail libérée pendant laquelle les salariées peuvent aller boire un verre de vin pétillant. Dix ans plus tard, les cadeaux sont personnalisés et le CE propose un spectacle ludique, dansant ou subversif selon les années. Ses combats féministes en tant qu'ouvrière et déléguée trouvent un prolongement dans les luttes qu'elle mène hors de l'usine par le biais d'un groupe de femmes aux Mureaux : participation à la création d'un comité local du MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception) en 1973, organisation de groupes de discussions, manifestations, circulations de livres, de revues et de documentaires, réalisation d'un

Le militantisme syndical lui permet également d'appréhender le racisme et la xénophobie à l'usine, en particulier avant que les ouvriers immigrés ne jouent un rôle de plus en plus central dans l'animation des syndicats. Parmi les comportements xénophobes, l'ensemble des noms à consonance maghrébine rayés pendant les élections des délégués de mai 1973, la répression contre des délégués actifs dans les grèves ou encore certaines représentations véhiculées par les médias pendant les grèves portées par les OS immigrés dans plusieurs usines de construction automobile au début des années 1980, qui renvoyaient les mouvements à l'identité ethnique et religieuse des grévistes plutôt que professionnelle ou militante[6].

Le parcours de Fabienne Lauret rejoint une spécificité de la plupart des ouvriers et des ouvrières qui écrivent, à savoir le fait de parvenir à évoluer professionnellement et ainsi sortir de la condition ouvrière. Pourtant, la plupart des ouvriers ne signalent pas ces ascensions professionnelles et/ou sociales au cœur de leurs textes. Or Fabienne Lauret réserve la fin de son récit à ce tournant professionnel qui intervient dans un moment où elle ressent une usure militante et personnelle :

« La vie à l'atelier ne me passionnait plus, j'étais envahie par une puissante lassitude physique et morale » (p. 260).

La CFDT lui propose un poste au CE au secteur loisirs et culture. Un autre point commun avec les ouvriers et les ouvrières qui vivent une ascension professionnelle est l'énonciation d'une culpabilité à l'égard de ceux/celles qui restent dans les ateliers. Comme d'autres, elle partage ses inquiétudes avec ses camarades qui l'incitent au contraire à prendre le poste, et c'est d'ailleurs à l'occasion de son départ de l'atelier couture qu'elle revient sur son parcours antérieur : « J'ai enfin "dévoilé" mon baccalauréat et mon petit passage en fac. »

Avec ce témoignage, Fabienne Lauret ajoute une pierre au corpus des écritures d'établis. Depuis le récit inaugural de Robert Linhart[7] publié en 1978, les établis ont produit, à chaque décennie et dans des formes variées, des écrits de leurs expériences : récits, romans, recueils de poésie. Les temporalités d'écriture sont également diverses. Certains, rares, ont écrit dans le temps de l'expérience, mais la plupart ont attendu de longues années avant de pouvoir revenir, par l'écriture, sur leur vécu usinier.

Le récit rétrospectif de Fabienne Lauret sur près de 40 ans de vie à l'usine ne s'appuie pas sur des notes personnelles d'usine. C'est sans doute ce qui explique la difficulté de faire advenir le quotidien ouvrier que l'on trouve dans certains témoignages d'établis, par exemple celui de Marie-France Bied-Charreton[8] dont la précision et la minutie des descriptions montrent l'ordinaire du travail, peu présent dans les descriptions de Fabienne Lauret : les lieux, les postes, les gestes, les pauses, les chefs, l'ennui, les conflits ou encore les sociabilités usinières. On peut également regretter que certaines expériences soient uniquement restituées du point de vue des responsabilités syndicales de l'auteure. Ainsi, le retour sur les grèves qui ont émaillé l'histoire de l'usine, entre 1973 et 1983 (« Grèves à gogo »). Le vécu concret des grèves, l'organisation de celles-ci, les protagonistes des luttes ou encore leur déroulement, bref ce que Robert Linhart appelle « La guerre des classes au ras de la tranchée. Niveau lampiste », échappent aux lecteurs.

La majorité des témoignages d'établis, en particulier ceux de Robert Linhart, de François Baudin[9], de Daniel Rondeau[10] et de Jean-Pierre Martin[11] ont raconté la rencontre avec des ouvriers et des ouvrières, moins avec les figures traditionnelles du mouvement ouvrier qu'avec les OS et les immigrés. Pour autant, peu ont restitué la dimension collective de leur parcours : les figures

marquantes dans lesquels ils mettent leurs pas ne sont en général pas évoquées, les organisations politiques au nom desquelles ils se font ouvriers sont peu présentes dans les textes, et les parcours de quelques mois ou de quelques années se donnent parfois à lire comme des expériences solitaires. A l'inverse, Fabienne Lauret fait apparaître la dimension collective de l'établissement puis du militantisme à l'usine. Elle insère sa trajectoire dans les rencontres qui ont nourri ses engagements successifs. Revenant sur leur arrivée à Flins, elle reconstitue ainsi un réseau de militants d'extrême-gauche - ouvriers et ouvrières établis, médecins, éducateurs de rue, libraire - qui choisissent de s'installer dans la région des Mureaux pour faire un travail militant sur les marchés locaux et dans les différentes usines de la région. De façon générale, des dizaines de noms de camarades ouvriers et ouvrières, d'amis et de militants qui ont compté émaillent le texte. Décloisonnant les territoires de l'écriture militante qui signale peu les mondes privés, elle évoque à plusieurs reprises son compagnon Jamaà Ourami, ouvrier militant à Renault Flins qu'elle rencontre à la fin des années 1970. On peut supposer que l'ouvrier a été le fil rouge de certaines de ses prises de position, notamment à l'égard des travailleurs immigrés.

La dimension de témoignage-hommage à des figures marquantes de son parcours tient aussi dans la transcription d'interviews menées pour écrire son livre ou dans quelques portraits dont celui de Paul Rousselin, fondateur de la section CFDT de Renault Flins. Ainsi, Fabienne Lauret ne s'attache pas à montrer, comme la plupart des autres auteurs l'ont fait, de quelle manière la confrontation aux réalités usinières met à l'épreuve le projet politique, confrontation allant jusqu'à effacer dans les textes la figure de l'ouvrier révolutionnaire et les évocations des organisations politiques à l'origine de l'établissement. Son témoignage est avant tout une histoire de ses engagements multiples et foisonnants, qu'elle ne cesse de faire évoluer au cours d'un itinéraire qui va bien au-delà de l'expérience première que constitue l'établissement en usine.

Notes

[1] « Ouvriers volontaires, les années 68 : l'« établissement » en usine », *Les Temps Modernes*, Juillet-octobre 2015, N° 684, p. 332-346.

[2] Marnix Dressen, *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris, Belin, 1999.

[3] Nicolas Dubost a écrit un témoignage de son expérience alors qu'il est encore établi à Flins : *Flins sans fin*, Paris, Maspero, 1979.

[4] Eve Meuret-Campfort « Devenir déléguée d'entreprise. Processus d'apprentissage syndical d'ouvrières de l'habillement. », Colloque international, Jeudi 2 et vendredi 3 décembre 2010, Syndicalisation et formation. Renouvellement des perspectives et approches comparées sur le syndicalisme, CERAPS, Lille 2.

[5] Marcel Durand, *Grain de sable sous le capot. Résistance et contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, Marseille, Agone, 2006. Réédition complétée d'un premier témoignage : *Grain de sable sous le capot : chronique de la chaîne à Peugeot-Sochaux*, Paris, la Brèche, 1990.

[6] Vincent Gay, *Immigration, conflits sociaux et restructurations industrielles. Les ouvriers immigrés de Citroën et Talbot au début des années 1980*, Thèse soutenue le 4 novembre 2016, à l'Université de Nanterre, sous la direction de Nicolas Hatzfeld.

[7] Robert Linhart, *L'établi*, Paris, Minuit, 1978.

[8] Marie-France Bied-Charreton, *Usine de femmes*, Paris, L'Harmattan, 2003.

[9] François Baudin, *La mer gelée en nous*, Lyon, Fédérop, 1979

[10] Daniel Rondeau, *L'enthousiasme*, Paris, Quai Voltaire, 1988.

[11] Jean-Pierre Martin, *Le laminoir*, Paris, Champ Vallon, 1995.

Dans un récent livre, Fabienne Lauret, ancienne ouvrière de Renault-Flins puis bibliothécaire au comité d'entreprise de l'usine, revient pour Contretemps sur son expérience d'établissement dans la foulée de mai 1968. Embauché le 3 mai 1972 à l'atelier de couture, elle y travaille et milite jusqu'en 1983, moment où elle se réoriente, tout en restant syndicaliste à la CFDT. Aujourd'hui retraitée, elle poursuit ses multiples combats, depuis le féminisme jusqu'à l'altermondialisme au sein d'ATTAC, en passant par l'antiracisme.

Il existe peu de témoignages de femmes établies. Est-ce qu'une nouvelle fois, on peut expliquer cela par l'invisibilisation des paroles et des expériences des femmes ? Ou est-ce que l'établissement a été une pratique surtout masculine ?

Peut-être que du côté maoïste il y avait surtout des hommes, mais dans l'ensemble il y a eu beaucoup d'établies femmes. Des conjointes d'établis qui se sont établies aussi. J'en ai rencontrées plusieurs, mais mon livre souhaite rappeler qu'il y a eu des femmes établies. Il y a eu des témoignages avant le mien, par exemple Dorothée Letessier, qui a écrit *Le voyage à Paimpol*¹, qui était membre de l'OCT², puis il y a eu Marie-France Bied-Charreton, avec *Usine de femmes*³. Mais en effet il y a peut-être une omerta sur le fait que ce soit des femmes qui écrivent. Pour moi, *Usine de femmes*, c'est du niveau de *L'établi* de Robert Linhart⁴, l'écriture de Marie-France Bied-Charreton est magnifique, ce qu'elle raconte sur un épisode de grève est un récit assez vivant. Mais c'est vrai qu'on a moins de légitimité à parler. Dans mon cas, c'est d'abord mon compagnon de l'époque qui a écrit *Flins sans fin*⁵, et qui me disait qu'il fallait que j'écrive aussi, mais je ne l'ai pas fait, je ne me sentais pas la capacité. Et puis je n'ai jamais été un.e cadre des organisations dont j'étais membre, et je crois que les femmes sont moins attirées par ce genre de pouvoir. Parmi les femmes établies que je connais,

1

Dorothée Letessier, *Le voyage à Paimpol*, Paris, Le Seuil, 1981. Une adaptation cinématographique a été réalisée par John Berry en 1985.

2

Organisation Communiste des Travailleurs (voir *infra*).

3

Marie-France Bied-Charreton, *Usine de femmes*, Paris, L'Harmattan, 1983.

4

Robert Linhart, *L'établi*, Paris, Editions de Minuit, 1978.

5

Nicolas Dubost, *Flins sans fin*, Paris, Maspero, 1979.

beaucoup ne se considèrent pas comme établies, parce que j'ai l'impression qu'on intellectualise moins le fait de travailler en usine, on est dans le bain tout de suite, parce qu'il y a quelque chose de commun avec les employées, les ouvrières. Tout de suite, c'est notre oppression qui fait la vie de tous les jours, le quotidien, avec la double journée de travail, le machisme qu'on subit, l'éducation des enfants, etc. Il n'y a pas de coupure entre la vie privée et la vie sociale des femmes. Et moins d'un an après mon arrivée à l'usine, lors de ma première grève, je n'étais plus établie, j'étais ouvrière. Lors de cette grève, en 1973, j'ai vu ce que c'était que la difficulté de faire grève pour une femme, j'ai été toute seule à sortir dans mon atelier pour rejoindre les grévistes, alors que mes collègues étaient une dizaine à m'avoir dit qu'elles allaient sortir, et là j'ai été percutée. J'ai pu voir que la différence avec les gens engagés, les établis, c'est la conscience de l'exploitation qu'on subit, et le fait de vouloir se battre contre. C'est ça la seule différence, mais pour moi ce n'est pas une différence sociale. Je ne suis pas d'un milieu social très élevé. Ma mère était couturière à domicile, mon père était électronicien puis il est devenu journaliste technique. Certes je suis allé au lycée, j'ai eu mon bac en 1969, mais je n'ai pas fait de hautes études. Si j'avais continué, s'il n'y avait pas eu 68, peut-être aurais-je été enseignante, journaliste, mais je n'ai pas eu l'impression de changer de camp, ce camp que j'avais choisi en 68 en décidant de militer là où ça se passait pour contester le monde capitaliste, dans les usines, là où on pouvait bloquer un pays.

Dans ce livre, on est assez loin de témoignages d'établis, d'hommes en particulier, d'un milieu relativement aisé et intellectuel, et qui disent être revenus à une vie normale en quittant l'établissement.

Sur les quatre établis de Flins que nous étions, Nicolas a fait un livre en 1978, moi après ma retraite, mais les deux autres ne l'ont pas fait, alors que l'un écrivait très bien, et l'autre est revenu dans son milieu d'origine. Mais ce sentiment de fin de l'établissement n'est pas simple à saisir, d'abord parce qu'il y a des anciens établis qui renient cette expérience parce que ça a été une souffrance pour eux, alors que pour moi ça ne l'a pas été, parce que j'ai bien rebondi. Après l'atelier j'en avais marre, j'étais usée, c'était les années 1980 avec la déferlante néolibérale qui pointait. Mais j'ai pu me reclasser au Comité d'Entreprise (CE), ce qui a permis une continuité de cet engagement, même si ce n'est ni l'atelier ni le bureau, ça reste quand même la même entreprise, et c'était toujours au service des travailleurs, et aussi pour l'émancipation, la culture... Cette continuité a donc été rendue possible par ma reconversion d'ouvrière en bibliothécaire, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Par ailleurs, rien

n'indique que les établi.es étaient en majorité issus d'un milieu élevé. Ce mythe selon lequel les soixante-huitards étaient des petits-bourgeois qui allaient s'encanailler dans les usines pour ensuite rentrer dans le rang (suggéré aussi par le PCF), ça ne correspond pas à la réalité, pour moi ce n'est pas ça mai 68. Il y a eu des milliers de gens, de toutes catégories, c'était un mouvement social de fond. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'il y a de jeunes chercheuses, sociologues ou historiennes, comme Julie Pagis⁶ ou Ludivine Bantigny⁷, qui déconstruisent le mythe des soixante-huitards comme un milieu de petits-bourgeois en crise d'adolescence, et qui montrent que ce très fort mouvement social et de la jeunesse a été fait par des gens ordinaires.

Avant, après 1968, qu'est-ce qui a changé pour toi, pour ta politisation ?

Je pense que j'ai baigné sans m'en rendre compte dans un milieu politisé, mais qui avait été traumatisé. Mes parents sont rentrés au Parti Communiste après la guerre, même si mon père était d'inspiration libertaire. Ils ont quitté le Parti en 1956, au moment de l'invasion de la Hongrie. Ils ont alors perdu tous leurs amis du PCF, comme une famille. J'ai des souvenirs d'enfance de fêtes de l'Huma très conviviales, je me souviens d'Algériens que mes parents recevaient, d'Espagnols chez qui on allait, et que mes parents soutenaient, mais c'est assez flou. Par la suite, mes parents n'ont jamais parlé de politique. Ils ont divorcé, je suis rentrée au lycée à Hélène Boucher, dans le 20^{ème} arrondissement. J'étais déjà en couple avec Nicolas qui était issu d'un milieu plus aisé et cultivé, et juste avant 68, il parlait de Cuba. Mais j'avais du mal à comprendre ce qui se passait. C'est vraiment 68 qui a déclenché ma politisation. Les lycées du comité d'action lycéen du lycée Voltaire sont venus déclencher la grève à Hélène Boucher, on a occupé le lycée, assez brièvement. On souffrait de la rigidité des lycées de filles, mais avant 68 on ne trouvait pas les moyens pour exprimer cela. Quand ça a commencé, ensuite tout est sorti, le fait qu'on devait porter des blouses, qu'on n'avait pas le droit de porter des talons, de se maquiller, d'avoir des pantalons, qu'on ne pouvait pas parler aux garçons... Le lycée a fermé assez vite, et je suis partie à la découverte du quartier latin et tout ce qui s'y passait (Nicolas était à Henri IV, on allait à la Sorbonne occupée). C'est là qu'on a découvert les meetings de la JCR dont les analyses nous semblaient très justes, parce qu'on

6

Julie Pagis, *Mai 68. Un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sociétés en mouvement », 2014.

7

Ludivine Bantigny, *1968. De grands soirs en petits matins*, Paris, Le Seuil, 2018.

avait besoin de comprendre ce qui se passait. Ce qui était incroyable, c'était ce vent de liberté qui soufflait partout, dans la rue, avec des gens qui n'étaient pas forcément dans les manifs mais qui manifestaient une espèce d'empathie, de sympathie pour tout ce qui se passait, parce que c'était un raz de marée dans toute la société. On a baigné au cœur du mouvement, au quartier latin.

Et à ce moment-là, c'était évident qu'il fallait être dans un groupe politique ?

Oui. A ce moment-là il y avait des réunions de tous les groupes politiques, on a choisi, on a adhéré à la JCR, et on a fait notre première réunion du cercle JCR 5^{ème}-6^{ème} arrondissement le jour de la dissolution, le 12 juin⁸. Dans ce cercle, il y avait une jeune enseignante qui nous racontait ce qui se passait à Flins, avec l'occupation de l'usine, qu'il fallait donc y aller, ce qui a permis de prendre les premiers contacts avec le comité d'action local. Après la défaite, parce que c'était une défaite politique pour nous, malgré les très fortes augmentations salariales et la création de la section syndicale d'entreprise, on voulait donc continuer à aller voir ce qui se passait à Flins. A la rentrée 69, le lycée ne voulait plus de moi, car j'avais eu l'«imprudence» de dire que je vivais avec un garçon, donc j'ai préparé le bac toute seule. Je suis entrée en fac de philo à Censier, mais je n'ai pas fait grand'chose, à part militer. Les débats ont commencé au sein de l'ex-JCR avec ce qui allait devenir Révolution !⁹ Ce qui nous intéressait dans cette organisation, c'est que ça faisait une synthèse entre les apports du trotskysme, l'anti-stalinisme, et une partie des apports du maoïsme, en particulier la révolution culturelle, qu'on connaissait peu en fait. Ce qui nous attirait, c'était l'idée d'être près du peuple, au service du peuple, d'aller là où ça se passait, dans les usines, à la campagne. On ne peut pas dire que c'était vraiment maoïste, mais ça empruntait quelques apports. On s'en est bien mordu les doigts ensuite, car on était un peu naïfs sur ce qui se passait en Chine ou plus tard au Cambodge. Mais il demeurait une analyse commune avec la Ligue Communiste, celle qui avait été synthétisée dans le livre de Daniel Bensaid et Henri Weber¹⁰ : c'était, peut-être, une

8

Le 12 juin 1968, un décret présidentiel dissout onze organisations d'extrême-gauche, parmi lesquelles la Jeunesse Communiste Révolutionnaire, fondée en 1966, qui devient la Ligue Communiste en 1969.

9

Révolution ! naît en 1971 d'une scission de la Ligue Communiste, sur des désaccords concernant en particulier le rapport au maoïsme et à la révolution culturelle, et l'adhésion à la IV^{ème} internationale. Révolution ! fusionne en 1976 avec la Gauche Ouvrière et Paysanne (GOP), tendance issue du PSU, pour fonder l'Organisation Communiste des Travailleurs (OCT).

10

Daniel Bensaid, Henri Weber, *Mai 68, une répétition générale*, Paris, Maspero, 1968.

situation pré-révolutionnaire, l'échec venant de l'absence de parti révolutionnaire, d'où la nécessité pour nous d'être là où il y avait eu presque 10 millions de grévistes, dans les usines. Donc on se disait qu'il fallait y être, qu'on en avait peut-être pour dix ans. Mais en 1978 il n'y a pas eu la révolution. Et en fait on s'en est rendu compte bien avant, peut-être au bout d'un an ou deux. Mais dans Révolution !, il y a eu un mouvement important d'établissement, avec une commission ouvrière, et nous sommes partis à quatre à Renault-Flins, avec à nos côtés d'autres établis dans les usines de la vallée de la Seine qui était alors une région très industrialisée. Ce n'était donc pas un engagement individuel, mais ça se faisait au sein d'un collectif (et pour moi en couple). On ne s'établissait pas tous seuls, et ça ne concernait pas seulement les usines, on s'établissait dans une région. Il y avait les établis extérieurs, en dehors des usines dans lesquelles on travaillait, ce qui a compté autant, car on n'aurait jamais pu tenir sans eux et elles.

Dans l'établissement maoïste, le mythe de la classe ouvrière est très fort, particulièrement à Flins après mai 68. Est-ce que vous partagiez ce mythe, et comment a-t-il évolué ?

En effet, on a choisi Flins à cause du mythe qui est parti de l'occupation de l'usine, qui était réelle, et où il y avait des maoïstes avant 68. Il n'y avait pas la forte présence syndicale de Billancourt. C'était une classe ouvrière jeune, plutôt rurale, française. Avec l'occupation, les ouvriers qui résistent aux CRS, (la mort par noyade du jeune lycéen Gilles Tautin), le refus du vote imposé par la direction pour la reprise du travail, le renversement des urnes, etc., ce qui montre bien Jean-Pierre Thorn dans son film *Oser lutter, oser vaincre*, on voyait dans ces ouvriers des révolutionnaires, parce qu'ils contestaient les directions syndicales, ils contestaient la police, ça voulait donc dire qu'ils avaient compris ce que c'était que l'État... Mais on ne faisait aucune analyse sociale de ce qui se passait. On est arrivés dans la région en juillet 1971, on a été embauchés en 1972, et déjà ce n'était plus la même usine. Il y avait eu le passage en deux équipes, avec un doublement des effectifs, l'arrivée d'immigrés de différents pays du Maghreb, du Portugal, puis d'Afrique sub-saharienne. Et tous les Français qui avaient fait mai 68 soit avaient quitté l'usine, soit avaient été promus comme régisseurs ou chefs d'équipe, et ils sont passés de l'autre côté. Ce n'était plus la même classe ouvrière, ni la même culture, même si il y avait eu une forte syndicalisation après mai 68. On s'en est rendu compte assez vite, et le mythe de Flins est tombé. On a par exemple compris que la question du racisme était très importante, de même que les questions des conditions de travail, en particulier du travail en équipes... toutes ces questions qui n'existaient pas de la même façon

en 68. On a particulièrement vu ces changements en 1973 lorsque les noms des travailleurs immigrés étaient rayés sur les bulletins de vote pour les élections professionnelles, et quand il y a eu des affrontements physiques avec la maîtrise... Parce que la direction de Renault-Flins a un peu copié les méthodes de Peugeot en laissant se développer un comité de défense de Renault, composé de jaunes, armés, proches de l'extrême droite. Et cette grève de 1973, ça a été un échec énorme, avec 23 licenciés, ça a été un traumatisme, avec rebelote en 1978 et l'expulsion des grévistes des presses par les CRS. Pour moi des CRS dans une usine, c'est quelque chose d'insupportable, je ne peux presque plus revoir les photos des CRS qui nous poussent hors des presses pour nous évacuer de l'usine.

Ton livre est beaucoup consacré à ton militantisme à la CFDT. Comment s'est fait ce choix syndical ? Est-ce que vous aviez une orientation syndicale particulière à l'OCT ? Comment se passaient les rapports entre politique et syndicalisme à l'usine ?

A l'OCT, nous étions favorables à une intervention dans les syndicats, on pensait qu'il ne fallait pas les instrumentaliser, mais que c'était indispensable d'être dans les syndicats lutte de classe. Le choix de la CFDT a été un hasard. Après ma première grève en 1973, c'est la CFDT qui est venue me voir en premier. Nicolas avait demandé avant à être délégué, ce que la direction de la section CFDT, dont un militant qui était au PSU, avait refusé pour ne pas donner de facilité à l'OCT de s'implanter. Quand la CFDT m'a demandé d'être déléguée, on a négocié pour que Nicolas ait également un mandat. Et parmi les deux autres camarades établis à Flins, l'un est allé à la CGT, l'autre à la CFDT avec nous. Notre critère tenait à ce qui se passait dans chaque secteur de l'usine, selon le poids respectif et l'orientation de chaque syndicat. Dans mon atelier la CGT était majoritaire, avec une déléguée historique. Le choix de la CFDT était l'occasion d'avoir un peu plus d'espace, d'avoir une parole plus libre et de construire l'unité syndicale. Et cette liberté à la CFDT nous a par exemple permis de créer une section du MLAC¹¹, de lutter contre le racisme. Politiquement sur l'usine, hormis l'OCT, il y avait bien sûr le PCF, Lutte Ouvrière, qui sortait déjà ses feuilles de boîte, toujours les mêmes depuis 50 ans, avec des échos de la boîte ; on appelait ça le Ici-Paris d'extrême gauche. Beaucoup d'ouvriers sont passés par LO, et beaucoup en ont été dégoûtés et certains sont passés de l'autre côté. Chez les maoïstes, il y avait le Comité de lutte, qui était lié à Vive la Révolution¹², avec qui on a un peu travaillé. Leurs militants s'étaient faits particulièrement

11

Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception.

12

remarquer quand ils avaient dénoncé par une action d'éclat, un trafic de l'embauche de travailleurs immigrés, suite à quoi certains ont été emprisonnés. Mais lorsqu'on est arrivé à l'usine, le Comité de lutte n'existait quasiment plus, bien que la Base Ouvrière ait perduré dans la région, autour notamment de Tiennot Grumbach¹³. De mon côté, l'activité politique est beaucoup passée par le féminisme : se battre pour un MLAC, construire une commission femmes, créer des groupes femmes sur les villes... c'était une intervention politique, même si ce n'était pas en tant que tel via l'OCT. On a eu également un bulletin hebdomadaire (nommé *la clef à molette*) pendant sept ou huit ans, on intervenait pendant les grèves. On avait donc une intervention politique, mais ce n'était pas en concurrence avec la CFDT ou la CGT, on essayait d'apporter des dimensions qui n'existaient pas dans le syndicat, ça pouvait aller d'une réflexion sur le produit automobile à des débats sur la société socialiste et à quoi elle pourrait ressembler, en passant par la révolution, le féminisme... On allait plus loin sur les questions du racisme, de l'État, du gouvernement, on popularisait les luttes qui avaient lieu ailleurs... Ce n'était pas dans la fonction des syndicats de dénoncer systématiquement l'État, les lois... Mais mon intervention syndicale a été plus longue et plus importante. C'est pour ça que je parle surtout dans le titre du livre de féministe révolutionnaire ; j'étais en fait plutôt syndicaliste révolutionnaire que révolutionnaire syndicaliste. Et puis l'OCT s'est dissoute à la fin des années 1970, on était fatigués, il y avait eu la défaite des législatives de 1978, et après ça je n'ai plus fait vraiment de politique stricto sensu, jusqu'à mon engagement à Ras l'Front qui a été pour moi un véritable combat politique, contre le fascisme, puis lors de mon adhésion à ATTAC qui est aussi un engagement politique, non partidaire.

Ton livre n'est pas du tout marqué par le désespoir ou le découragement. En cela, il est très éloigné de *Flins sans fin*, ce qui donne à voir deux descriptions très différentes de la même usine. Est-ce que malgré tout la fin des années 1970 n'a pas été difficile, le moment d'une remise en cause ?

Vive la Révolution (VLR) est créé en 1968, sur des bases maoïstes et libertaires, et s'intéresse très tôt aux mouvements féministes, homosexuels, contre-culturels. Il publie un journal *Tout !*, jusqu'à son auto-dissolution en 1971.

13

Pour Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel, la Base ouvrière est un groupe de militant-e-s maoïstes, qui « à l'été de 1971, après un travail politique prolongé autour de l'usine de Flins, [...] décident de s'installer dans une grande maison transformée en communauté à Gargenville dans le cadre d'un mouvement d'« immersion dans les masses ». Or, loin d'habiter un havre communautaire propice à une révolutionnarisation de la région, les militants découvrent une violence des rapports sociaux qu'ils ne soupçonnaient pas et qui font échouer cette expérience. Xavier Vigna, Michelle Zancarini-Fournel Les rencontres improbables dans « les années 68 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2009/1 (n° 101), p. 163-177.

En effet, j'ai partagé ces sentiments, ces doutes à partir de 1978. Mais après, autant au niveau personnel que militant, il y a eu d'autres formes d'espoir, 1981 en France, Solidarnosc en 1980. Même si on n'était pas mitterrandistes, ça a un peu débloqué des choses pendant un an, et puis ensuite il y a les grèves de l'automobile en 1982-1983 qui étaient formidables. J'ai donc pu rebondir. J'ai voulu quitter l'atelier au début des années 1980, j'ai envisagé de donner des cours de français aux travailleurs immigrés, mais en retrouvant une place comme bibliothécaire au CE, et grâce à ma rencontre avec un nouveau compagnon, syndicaliste à la CFDT lui aussi et membre de l'Association des Marocains en France, j'ai pu rester dans l'entreprise et continuer à militer.

Tu racontes très bien le travail des ouvrières dans ton atelier, mais tu évoques moins la façon dont tu étais perçue et comment tu as pu y faire ta place...

Je fais ma place parce que je travaille, je ne papillonne pas dans toute l'usine. Après avoir été confrontée au problème du machisme sur les chaînes, je sens que ce n'est pas ma place. J'étais la seule femme pendant longtemps à la CFDT, et si on voulait recruter des femmes, il fallait que je reste dans mon atelier, plutôt que d'aller sur les chaînes. Le travail quotidien de déléguée, c'était de faire une enquête sur ce qui n'allait pas, de comprendre les problèmes, les souffrances sur le poste de travail, le fil qui casse, la machine qui déconne... Et si tu ne travailles pas dans l'atelier, ce sont des problèmes que tu ne peux pas vraiment comprendre. Je collectais les revendications, je les déposais, je demandais à ce que les réunions de déléguées du personnel soient unitaires avec la CGT, et je faisais régulièrement des comptes rendus. Les revendications majeures touchaient aux cadences, aux rendements, au rythme de travail qui accélérât tout le temps, avec des machines vétustes qui parfois étaient là depuis 1952¹⁴, et tout ce qui au quotidien te bouffe la vie : les bruits, les courants d'air, avoir un point d'eau avec de l'eau chaude, des WC propres, des salles de repos... Ce n'est pas parce que tu es dans une usine que tout doit être pourri, que tu dois crever de froid l'hiver et crever de chaud l'été, que tu n'as pas le droit d'avoir une blouse parce que tu es une femme... Peut-être des trucs à la con mais qui montraient le manque de considération pour les ouvrières, et qui ont créé des prises de conscience. On a obtenu le P1¹⁵ assez facilement, mais après il y a eu le

14

Date de l'ouverture de l'usine.

15

La revendication du P1 (1^{er} échelon professionnel) pour tous a été une revendication importante dans les luttes des ouvriers spécialisés de Flins au cours des années 1970.

problème de la modernisation de l'atelier dans les années 1980. Cette modernisation concernait beaucoup de choses qui touchaient à l'organisation du travail, mais on ne remettait pas trop en cause cette organisation. Par exemple, concernant l'élargissement des tâches, j'y étais favorable, sous contrôle des salariées, mais la vision patronale de l'élargissement des tâches, c'était une arnaque, pour nous faire travailler beaucoup plus. Donc des ouvrières préféraient faire 800 pièces par jour sans se prendre la tête plutôt que de faire un siège entier où l'on sort de la journée avec le dos et les épaules cassées. Autour de ces questions d'élargissement des tâches, la frontière est très fine entre les tentatives de subvertir les choses de l'intérieur et la collaboration de classe, et les jeunes déléguées de la CGT sont tombées dans le piège. Mais on a quand même réussi à faire de beaux mouvements, notamment en défense des intérimaires. Et la grève bien préparée et massive des mécaniciennes en mai 1980 contre les cadences. La satisfaction que j'ai eue c'est qu'après moi, des collègues ont repris le boulot de déléguée à la CFDT.

Tu parles beaucoup dans le livre du machisme et du sexisme. Comment les idées féministes que tu défendais étaient perçues par les ouvrières ?

Il faut d'abord avoir conscience de la place des femmes dans cette usine. Elles ne représentent que 10 % des effectifs. Elles étaient souvent parquées dans des coins, assez isolées, et certains hommes appelaient la couture le parc à moules, avec l'idée que c'était un endroit où l'on pouvait venir pour se rincer l'œil. Les relations entre les hommes et les femmes étaient assez rares, parfois à la cantine, mais la plupart restait manger dans l'atelier. Le sexisme était très fort.

Concernant les revendications et les mots d'ordre féministes, j'étais minoritaire, clairement. Le premier tract féministe qu'on a sorti avec l'OCT, c'était contre la fête des mères et le cadeau que la CGT, gérant le CE, faisait aux femmes : un tablier de cuisine et une manique. On discutait beaucoup de la double journée de travail ; elles disaient « mon ménage, « mes vitres, « mon repassage », et celles qui disaient qu'il fallait partager les tâches étaient minoritaires. Par ailleurs, les avortements étaient encore clandestins. Des femmes venaient me voir, mais on ne mettait pas au grand jour les possibilités de se faire avorter avec la méthode Karman. Quand j'ai refusé la fête des Catherinettes¹⁶, des ouvrières ont trouvé que je n'avais pas d'humour, que j'étais raide, mais après ça a fait réfléchir, ça a cheminé. Il faut bousculer

les esprits pour que ça chemine. Il y a des siècles et des siècles d'oppression, ça ne peut pas changer du jour au lendemain. Des femmes de l'usine sont venues au groupe femmes des Mureaux, et discuter du quotidien, ça aide à faire avancer les choses, à remettre en cause les traditions. Sur le harcèlement, au vu du peu de contacts entre hommes et femmes, c'était encore assez rare dans les années 1970, mais je raconte un moment où une femme était harcelée depuis plusieurs semaines par un homme marocain qui exhibait son sexe devant elle et qui avait eu un avertissement. Quand il a demandé à être défendu, j'ai refusé, il m'a traitée de raciste et est allé se faire défendre par un délégué de la CGT. Tant pis. J'ai fait mon choix, c'est une contradiction interne à la classe ouvrière, mais dans cette contradiction, je défends la femme qui est harcelée. On n'est pas des avocats qui défendons n'importe quelle cause. C'est quelque chose que nous, les révolutionnaires, remettons en cause, cette image du délégué comme un avocat capable de défendre n'importe quoi. Par contre j'ai regretté de n'avoir pas défendu un ouvrier qui était venu me voir parce qu'il avait été licencié pour trafic de drogue, et on n'avait pas suffisamment réfléchi à cette question à l'époque, c'était une position moraliste.

Et en dehors de l'usine, comment se passaient les relations avec les collègues de l'usine ?

Pour nous il n'y avait pas de coupure entre la vie à l'usine et la vie à l'extérieur. Les questions du logement, des cités, des transports, de la consommation, de la vie quotidienne étaient présentes tout le temps. J'ai toujours milité aux Mureaux. L'apport du féminisme, ça a été de considérer que l'engagement est un tout. On remet en cause le monde, la société, mais aussi sa vie personnelle, on bouscule les choses et on est bousculée, et si on veut être écoutée, sans être des modèles, il faut qu'on soit cohérents avec nos choix de vie. Prenons l'exemple du partage des tâches ménagères. Il y a eu des batailles dans les organisations révolutionnaires entre les hommes et les femmes, le machisme ça existait aussi, et il y a eu des batailles sur la parole des femmes. La cohérence qu'on vise, c'est dans la vie de tous les jours, comme sur la démocratie ou l'éducation des enfants. L'apport du féminisme, c'est ça, de voir que la vie n'est pas saucissonnée, qu'il n'existe pas d'un côté les combats dans l'entreprise et de l'autre ce qui se passe en dehors. Cette cohérence, on la retrouve aujourd'hui dans les combats écologistes, comme elle pouvait également exister à Lip ou au Larzac, ça nécessite de remettre en cause nos modes de vie, sur l'alimentation, la culture, contre ce qu'on nous impose, ça traverse tout.

Pour conclure, je peux dire que je me suis engagée à Renault Flins par conviction politique et par amour et que j'y suis restée pour les mêmes raisons mais enrichies et plus réfléchies.